

Zeitschrift: Gazette musicale de la Suisse romande
Herausgeber: Adolphe Henn
Band: 3 (1896)
Heft: 3

Artikel: Silhouette musicale : Émile Mathieu
Autor: Lekime, N.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1068444>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

GAZETTE MUSICALE

DE LA SUISSE ROMANDE


III^e ANNÉE

6 février 1896.



SILHOUETTE MUSICALE

—
ÉMILE MATHIEU
—

i l'on peut appliquer le proverbe bien rance : Nul n'est prophète en son pays, à beaucoup de compositeurs belges dont les écrits semblent voués au perpétuel : *en portefeuille*, Emile Mathieu est une rare exception au bien fondé de cet adage. Ses œuvres musicales sont, en effet, exécutées en bonne place dans nos concerts, ses réalisations théâtrales ont vu le feu de la rampe sur nos premières scènes lyriques, la critique irascible loin de lui être hostile a soutenu sa progression vers l'idéal, il a su vaincre le dédain souvent rébarbatif des éditeurs, qu'exiger encore ? La fortune pourrait-elle se montrer plus souriante et moins... aveugle.

Emile Mathieu est très connu des esthètes bruxellois. Habitué des premières de la Monnaie, des concerts du Conservatoire, des Populaires, des expositions, on ne constate son absence à aucune manifestation d'art sail-lante.

Sa personne est aussi correcte que sa musique. Vêtu avec la plus élégante simplicité, il a laissé les exagérations chevelues et les manteaux romantiques aux cabotins en herbe de nos Conservatoires. De taille moyenne, les cheveux bruns rejetés en arrière, le front largement découvert, le nez aquilin, la barbe entière, les yeux d'une vivacité extrême, le

verbe bref et saccadé, la poignée demain brisante, d'un tempérament nerveux très accusé se manifestant par une mobilité fébrile de la face et des membres, voilà sommairement esquissée l'allure générale d'Emile Mathieu.

Si l'exubérance de sa nature et la forme juvénile de ses œuvres permettent la juste appellation de jeune maître, qu'on lui donne souvent, on ne peut dire cependant qu'il soit un venu de la dernière heure.

Emile Mathieu est né à Lille (Nord) de parents belges, le 18 octobre 1844. Son père et sa mère étaient professeurs de chant à l'école de musique de Louvain, et comptaient parmi les bons élèves formés par Géraldi, professeur au Conservatoire de Bruxelles. Pendant un temps, M. Mathieu père avait même abordé la scène et rempli avec succès l'emploi de première basse aux théâtres d'Anvers, Nantes et Lille.

Est-ce l'atavisme ? Est-ce l'influence du milieu ? Est-ce la prédestination ? Aux savants disciples de Darwin ou de saint Augustin d'élucider la chose, toujours est-il qu'Emile Mathieu montra dès sa jeunesse d'ardentes dispositions pour la musique et le théâtre. Tout en faisant ses études moyennes, il suivit les cours de l'école de musique de Louvain où il eut M. Vollon comme professeur de piano et d'harmonie.

Admis ensuite au Conservatoire de Bruxelles, il passa successivement dans les classes d'Aug. Dupont, de Bosselet et de Fétis.

A dix-huit ans, son éducation musicale était terminée.

Ambition inévitable, il aspira au prix de Rome. La hardiesse de forme de ses écrits, les tendances rationnelles à rompre en visière avec les règles furent sans doute préjudicia-

bles à son succès. Il n'obtint que le second prix, et abandonna à d'autres la séduisante, mais infructueuse carrière de prix de Rome. Son objectif était plus élevé, le théâtre, ce genre prestigieux qui est le résumé de tous les arts, le tentait. Son premier essai date de 1863. *L'Echange*, opéra comique en un acte tiré d'une comédie bouffe de Voltaire, joué au théâtre royal de Liège, sous la direction Calabrési.

Emile Mathieu devint professeur à l'Académie de musique de Louvain. Il trouva dans l'isolement de la ville studieuse le calme propice à la production.

Il évita cependant de se calfeutrer dans l'oubli des choses extérieures, et sut se dégager de la pernicieuse ambiance de la province. C'est ainsi qu'il passa deux années entières à Paris, qu'il parcourut l'Allemagne à plusieurs reprises et qu'il fut des premiers pèlerinages wagnériens. Excursionniste convaincu, il a promené ses pas dans tous les coins pittoresques de notre pays et trouverait, comme Jean d'Ardenne, matières à écrire ses *notes d'un vagabond*.

Cet amour du sol natal, cette sympathie toujours grandissante pour les solitudes embrumées de la Campine et des Polders, pour les collines boisées et les ravins sinistres de nos Ardennes, expliquent la pénétrante poésie de ses œuvres.

Certes, elles n'ont point la massive envergure des compositions de Peter Benoit, pas plus que la rectitude profonde admirée dans le style d'Edgard Tinel. Mais sa musique arrivera, par des développements minutieux, par des gradations mesurées, par des sonorités inattendues, par des recherches de timbres, par des mélodies saisissantes d'archaïsme, à vous maintenir sous le charme.

Si Peter Benoit rappelle en ses larges conceptions les tonalités vigoureuses des peintres de la Renaissance flamande, les coups de pinceaux violents et les teintes rutilantes des Rubens, des Van Dick et des Jordaens, Emile Mathieu fait songer à Brueghel ou à Teniers le jeune. Il ne sera pas un peintre, mais un coloriste se complaisant dans les

teintes adoucies de l'aquarelle telle que la comprennent Uijterschaut et Binié.

Aussi, quelle fraîcheur délicate dans ces poèmes musicaux pour chœurs et orchestre : le *Hoyoux*, *Freyhir*, le *Sorbier*, que l'on entendit un peu partout, aux Vingt, aux Populaires, au Cercle artistique. Et quelle grâce printanière dans les *Bois*, ce chœur pour voix d'enfants, exécuté encore cet été au Cirque royal par les chœurs des écoles communales.

Au théâtre de la Monnaie, il débuta par les *Fumeurs de Kiff*, un ballet original, sur un libretto de Gaston Bérardi. Dansé en 1876, le succès maintint cette œuvrette au répertoire chorégraphique de notre Opéra.

Le peu de succès obtenu par ses deux opéras comiques, *George Dandin* et la *Bernoise*, le força à abdiquer toute collaboration, il devint son propre librettiste. Contrairement à la plupart de nos musiciens belges, Emile Mathieu était suffisamment lettré pour assumer cette tâche ingrate. Il collaborait même, il y a une douzaine d'années, à l'*Europe* et au *Journal du Dimanche* que dirigeait Camille Lemonnier, pour la partie artistique, et ses chroniques musicales y avaient été remarquées.

Aussi, après s'être essayé dans les trois poèmes du *Hoyoux*, de *Freyhir* et du *Sorbier*, qui restent ses plus heureuses compositions, il donna, au théâtre de la Monnaie, *Richilde*, tragédie lyrique en quatre actes, dont le succès de longue haleine est encore présent à la mémoire de tous. Le rôle de Richilde, qui se détache si fièrement sur l'ensemble des autres personnages, heureusement confié à Rose Caron qui en fit une impressionnante incarnation, est resté un type caractéristique du théâtre de ces dernières années.

L'Enfance de Roland, dont la première remporta à Bruxelles un réel succès, semble marquer une nouvelle orientation du talent si complexe du maître louvaniste. Le sujet franchement historique est délaissé pour le sujet légendaire, qui s'impose à tous depuis les réalisations wagnériennes.

Inspiré par les ballades de Uhland, le livret contient des pages des plus attrayantes. Qu'on ne s'attende point à voir le *Roland furieux* de l'Arioste, pas plus que celui de Napoléon-Pyrénéen, lequel, rugissant, disait aux vautours géants et aux troupeaux d'aigles bruns :

Mes petits oiselets,
Un moment, vous allez avoir bons osselets
Et belles carcasses de Mores.

Mais bien Roland éphèbe, Roland adolescent, espiègle, ayant la générosité naïve, faisant ses premières armes et laissant s'opérer en lui la genèse de l'héroïsme.

Laissons à d'autres le soin de détailler l'action et les personnages, contentons-nous de souhaiter que le public lettré, à qui cette œuvre de haute portée paraît destinée, lui fasse partout l'accueil qu'elle mérite à tous égards.

Qu'ajouter à cette biographie peu complète, si ce n'est que le talent d'Emile Mathieu a été apprécié dans un autre ordre d'idées. Nommé directeur de l'Académie de Louvain en 1881, on lui a décerné l'Ordre de Léopold en 1889.

N. LEKIME.



LE TRIO HOLLANDAIS

M^lles JEANNETTE JONG, ANNA CORVER, MARIE SNYDERS

Lorsqu'il y a quelques années, le chœur d'Eglise d'Amsterdam entreprit une tournée artistique en Allemagne, il procura à tous les amateurs, par ses productions très remarquables à tous les points de vue, les plus vives jouissances et leur souvenir est resté dans la mémoire de tous comme une richesse musicale acquise et durable. Lorsque peu de temps après, trois de ses membres féminins se séparèrent de ce chœur mixte pour former un trio, indépendant, on put s'attendre à un résultat très

heureux parce qu'il se trouvait pleinement initié à toutes les beautés de la musique vocale religieuse. Et de fait, la réunion de ces trois cantatrices, M^lles Jeannette de Jong, Anna Corver et Marie Snyders, reflète clairement tous les mérites de cette institution : ce que le chœur d'Amsterdam produit en grand, le trio de ces cantatrices le reproduit en petit dans sa sphère d'action qui, si elle comporte une littérature relativement restreinte, est cependant assez étendue pour préparer de riches surprises vocales, soit dans les morceaux avec accompagnement de piano, soit dans les trios *a cappella*. La note caractéristique de cette petite corporation serait, s'il est permis de s'exprimer ainsi, de présenter des fruits d'or dans des coupes d'argent, de donner à un fond très riche sa forme la plus accomplie.

Dans ces dernières années, des milliers d'auditeurs ont pu se convaincre que ces trois artistes obtiennent absolument tout ce qui forme l'idéal de leur genre de productions. Beauté enveloppante de son, étendue et puissance parfaitement égalisées, les trois voix fondues dans une unité merveilleuse, richesse d'opposition des timbres, tout cela procure un étonnement des plus flatteurs ; qu'il s'agisse d'une plainte mélancolique ou d'une peine profonde du cœur, de mélodies populaires gaies, de chants artistiques sentimentaux, ou de sentiments religieux, tout cela est exprimé d'une manière accomplie et pleine de charme. Bien que chacune des cantatrices puisse briller au premier rang comme soliste, leur art se concentre tout spécialement dans le chant à trois voix, dont elles ont fait une production unique dans son genre, par la finesse de leur développement artistique et le charme de leurs dons naturels.

Nous souhaitons au *Trio hollandais* une longue carrière artistique ; aucun de ceux qui ont eu le privilège de l'entendre ne pourra l'oublier.

Leipziger Illustrierte Zeitung n° 2740

(4 janvier 1896.)